

Un devoir ...

Al-Jumhuriya, 24 septembre 1954.

Oui ; un devoir si longtemps ajourné, son accomplissement sans cesse retardé pour de nombreuses raisons diverses, dont certaines étaient admissibles et d'autres non, depuis qu'on y songea pour la première fois il y a plus de vingt ans, lorsque la noble université d'al-Azhar souhaita que les sens du Coran soient rendus dans les langues étrangères, et que cette tâche soit confiée à un groupe de musulmans possédant une connaissance approfondie de ses subtilités, comprenant véritablement ses mystères, maîtrisant pleinement sa langue, et possédant la langue étrangère vers laquelle ils le rendraient d'une maîtrise telle qu'elle leur permette d'en disposer comme des maîtres qui l'ont domptée et excellent à lui confier les sens les plus précis, dans une éloquence digne du rang du Coran et de sa place élevée dans l'éloquence arabe.

La noble université d'al-Azhar avait bien senti que rendre le Coran, avec son éloquence merveilleuse et miraculeuse, dans une langue étrangère était chose impossible à espérer et inaccessible ; elle choisit donc l'humilité, et ne songea pas à traduire le Coran comme on traduit les autres livres, mais songea plutôt à en rendre les sens dans les langues étrangères, reconnaissant par là son incapacité à traduire au sens précis du terme, et évitant ainsi bien des difficultés qui relèvent à la fois de la religion et de l'art.

Et al-Azhar fut à la fois bien inspiré et équitable dans cette humilité ; car la traduction est en elle-même extrêmement ardue, et impossible s'agissant des versets littéraires les plus admirables ; combien plus s'agissant du Coran miraculeux, dont eux-mêmes — dans leur propre langue, où ils avaient grandi et excellé, et où leurs esprits les plus brillants avaient atteint le plus haut degré possible de maîtrise, de domination et de pouvoir d'enchantement par l'éloquence et l'exposition qui leur étaient accessibles — n'ont pu produire l'équivalent.

Le gouvernement, à cette époque, avait répondu au souhait d'al-Azhar et décidé de prendre en charge les frais matériels de cette entreprise, allouant à cet effet, dans ses budgets successifs, une somme symbolique permettant à al-Azhar d'entamer son travail, en sorte que, dès que les premiers pas auraient été accomplis, le gouvernement dépenserait largement pour cette œuvre, sans avarice ni parcimonie.

Mais al-Azhar parla beaucoup de ce sujet, puis se taxa soudain, et le gouvernement continua d'allouer cette somme symbolique dans ses budgets, année après année, tandis qu'al-Azhar demeurait immobile, sans rien faire, et silencieux, sans rien dire.

Et je témoigne avoir moi-même songé plus d'une fois à rendre certains des sens du noble Coran en langue française, mais je m'en suis fermement détourné, car je ne voulais pas m'immiscer dans ce qu'al-Azhar souhaitait réserver à lui seul, à l'exclusion de toute autre institution, et à l'exclusion de quiconque n'était pas de ses propres savants.

Mais je lis dans Al-Ahram, paru dimanche matin, une déclaration de Son Éminence le Grand Cheikh de la mosquée d'al-Azhar, dont je comprends, comme d'autres le comprendront aussi, qu'al-Azhar a renoncé à cette approche, et s'est contenté de faire composer par ses savants spécialistes des livres et des traités faisant connaître l'islam aux gens, ces traités devant ensuite être traduits dans les langues étrangères.

Je ne doute pas que la composition de tels livres et traités soit chose bonne en elle-même, et un devoir pour les spécialistes capables de l'accomplir ; et j'avais moi-même, au début de cet été, discuté de quelque chose de semblable avec deux chers amis, et l'un d'eux proposa que nous composions un livre où nous exposerions les vérités de l'islam comme elles doivent l'être, destiné aux lecteurs de culture moyenne, pour être ensuite rendu dans certaines langues étrangères, afin que certains lecteurs étrangers, qui ne connaissent l'islam que tel que le leur dépeignent certains livres étrangers — dépeint avec tantôt de l'erreur et tantôt de la justesse, tantôt de l'équité et tantôt de l'injustice —, puissent en prendre connaissance. Nous poussâmes loin cette conversation, et ne nous séparâmes qu'après avoir établi un plan pour ce livre, l'avoir réparti entre nous, et convenu que chacun réfléchirait, pendant l'été, à la part qui lui revenait de ce plan, afin que nous entamions la rédaction une fois la canicule passée.

Et pendant cet été, alors que je me trouvais dans cette brève retraite européenne qui fut la mienne, je lus un livre qui m'imposa de réfléchir sans cesse à ce qu'al-Azhar envisageait depuis de longues années : le rendu des sens du noble Coran dans les langues étrangères, d'une manière exacte ou approchante.

Et le livre que je lus dans cette retraite est véritablement un livre redoutable, écrit par un auteur italien chrétien bien connu, le grand

homme de lettres Giovanni Papini ; l'Église catholique s'en offusqua au plus haut point et le condamna, en interdisant la lecture à ses fidèles, mais le livre fut néanmoins traduit dans les grandes langues européennes, et je le lus dans sa traduction française.

Le sujet de ce livre est le Diable, et le livre est vraiment déroutant ; son lecteur ne sait s'il s'agit d'un livre religieux ou d'un livre littéraire, et il ne sait même pas si ce livre visait un sérieux pur et une recherche scientifique rigoureuse, ou s'il s'agit d'un livre où se mêlent le sérieux et la plaisanterie, la science et la littérature.

L'auteur dépeint le Diable tel que le décrit la Torah, tel que le décrit l'Évangile, et tel que l'ont décrit les commentateurs de la Torah et de l'Évangile parmi les pères de l'Église et ses rabbins, et il expose d'anciennes opinions sur le Diable et sur son destin — des opinions qui irritent l'Église au plus haut degré. Mais l'auteur ne s'arrête pas là ; il dépeint ensuite le Diable tel que le décrivent les textes des différentes nations, anciennes et modernes, selon leurs religions et leurs écoles philosophiques diverses.

Puis il va au-delà de tout cela et dépeint le Diable tel que l'ont vu les hommes de lettres et les artistes, selon leurs milieux et leurs époques divers, selon leurs natures et leurs tempéraments divers, et tel que lui-même l'a vu à certains moments.

Le livre est assurément divertissant, cela ne fait aucun doute, et il témoigne d'un savoir profond, d'une vaste culture, d'une grande portée, et d'une maîtrise des affaires des générations les plus diverses et les plus éloignées, depuis que les hommes ont commencé à écrire et à dépeindre les choses jusqu'à cette époque où nous vivons... mais il mêle néanmoins le sérieux et la plaisanterie, le vrai et l'impossible, bien que l'auteur y adopte la manière des savants et s'y donne les allures de ceux qui travaillent sérieusement et ne badinent pas.

Et ce qui m'arrêta dans ce livre fut sa description du Diable telle que le décrit le noble Coran, et cette description est ce qui me poussa à réfléchir à ce qu'al-Azhar souhaitait depuis un quart de siècle : le rendu des sens du Coran dans les langues étrangères... car cet auteur italien n'est pas orientaliste ; il ne lit pas le Coran dans son texte arabe, mais lit plutôt ces traductions dont les orientalistes se sont chargés, dans diverses langues et à diverses époques également.

Je ne sais quelle traduction lui est tombée entre les mains, car il ne nous l'indique pas, mais c'est sans aucun doute une traduction erronée et fautive, et de sa lecture de cette traduction, de sa confiance en elle et de son appui sur elle, est né un grand mal, qui affligera al-Azhar, qui affligera le Grand Cheikh au plus haut point, et que les musulmans condamneront avec la plus grande vigueur.

Il a lu — semble-t-il — une traduction de ces nobles versets de la sourate al-Hijr, où Dieu annonce à ses anges qu'il crée un être humain à partir d'argile, d'une boue façonnée, et leur ordonne, une fois qu'il l'aura façonné et y aura insufflé de son esprit, de se prosterner devant lui... (les anges se prosternèrent donc, tous ensemble, sauf Iblis, qui refusa d'être parmi ceux qui se prosternaient).

Et ce dernier verset a été traduit comme signifiant qu'Iblis ne faisait pas partie de ceux qui se prosternent, parce que sa nature et son propre orgueil l'élevaient au-dessus de la prosternation ; et il en a conclu — quelle misérable conclusion ! — qu'Iblis était plus proche de l'islam que Dieu lui-même ; car Iblis refusa de se prosterner devant un être humain, et l'islam interdit la prosternation devant quiconque n'est pas Dieu — si bien qu'Iblis aurait été plus soucieux de préserver l'islam que celui-là même qui a établi que la religion auprès de Dieu est l'islam !

Dieu soit exalté, bien au-dessus de ce que disent ces traducteurs fautifs et dans l'erreur !

Mais ce qui est grave et important, c'est que ce livre a été lu en italien, en français, et dans d'autres grandes langues, et que beaucoup de ses lecteurs ont cru que ces propos se trouvaient dans le Coran, et que Dieu avait voulu que les anges se prosternent devant Adam en l'adorant à la place de Dieu, et qu'Iblis avait refusé d'associer un être humain à Dieu, et que Dieu l'avait puni par la damnation pour cet acte même de monothéisme.

Quel est donc l'avis d'al-Azhar ?! Quel est l'avis de Son Éminence le Grand Cheikh ?! Al-Azhar et le Grand Cheikh estiment-ils encore qu'il convient de renoncer à rendre les sens du Coran dans les grandes langues étrangères, afin que l'islam soit connu dans les pays d'Europe et d'Amérique tel qu'il est réellement ?! Al-Azhar, le Grand Cheikh, ne sont-ils pas d'accord avec moi pour dire que négliger ce devoir est un péché dans lequel les musulmans ne devraient pas s'engager, maintenant que s'est multipliée cette absurdité ridicule que tant de non-musulmans se transmettent entre eux depuis que le Coran fut traduit pour la

première fois à la fin du Moyen Âge, jusqu'à ses traductions les plus récentes à cette époque moderne — traductions dont on peut dire, au minimum, qu'elles ne sont ni exactes, ni fidèles, ni même approximatives dans bien de leurs parties, et qu'elles répandent l'erreur dans de nombreux esprits, et inculquent dans le cœur de bien des gens des choses qui n'ont absolument rien à voir avec l'islam ni avec le Coran ?!

Tous les Occidentaux ne sont pas capables de lire le Coran dans son texte arabe, et tous les Occidentaux ne sont pas capables de comprendre le Coran même s'ils le lisent dans le texte arabe ; et les gens du commun ne sont nullement tenus de vérifier l'exactitude et la fidélité des traductions qui leur sont publiées, ni capables de le faire — ils sont au contraire naturellement poussés à prendre ces traductions pour exactes et fidèles, comme ils prennent pour telles les traductions des nombreux autres livres qui leur sont rendus accessibles. Et beaucoup d'entre eux lisent l'Ancien Testament et le Nouveau Testament traduits dans les langues qu'ils parlent, de sorte qu'ils lisent les traductions du Coran comme ils lisent les traductions de la Torah et de l'Évangile, avec cette différence capitale : que les traductions de la Torah et de l'Évangile sont soumises à un contrôle strict et rigoureux des autorités religieuses chrétiennes, tandis que la traduction du Coran n'est soumise à aucun contrôle, sinon celui des critiques parmi les savants — et les savants se soucient rarement de ce contrôle, et sont rarement en mesure de l'exercer !

Qu'al-Azhar me croie, et que le Grand Cheikh me croie, que c'est là un grand mal auquel les musulmans sont restés longtemps indifférents, et dont ils ont longtemps feint de ne pas s'apercevoir, et que le négliger est devenu un péché dont il faut s'efforcer, par tous les moyens, de se libérer et d'alléger le poids.

Et enfin, combien de fois les Européens ont-ils traduit le Coran dans leurs langues comme il leur plaisait ou comme ils le pouvaient — et il est devenu un devoir pour les musulmans de traduire eux-mêmes les sens du Coran dans ces langues ! Et combien de fois les Européens ont-ils écrit des traités et composé des livres sur l'islam, se trompant parfois et voyant juste parfois, étant équitables parfois et injustes parfois, s'écartant du droit chemin ! Et il est devenu un devoir pour les musulmans de faire connaître eux-mêmes l'islam aux autres nations.

Et si al-Azhar ne souhaite pas rendre les sens du Coran dans les langues étrangères — et je le tiens en trop haute estime pour insister —,

qu'il laisse au moins les musulmans libres d'entreprendre ce travail, s'y efforçant selon leurs capacités, sans les en détourner, sans leur créer d'embarras à ce sujet, ni susciter sur leur chemin des difficultés et des obstacles.

Le monde occidental pense à l'islam et en parle bien plus que ne le croient al-Azhar et ses savants ; que nous lui permettions au moins d'y penser et d'en parler correctement, avec une connaissance précise de ses mystères et de ses vérités ; cela nous dispenserait bien mieux de toute négligence, et rapprocherait les non-musulmans de ce qui est juste.